

Mai 68, un mouvement toujours jeune

Des étudiants qui lancent des pavés, des CRS qui chargent des étudiants, voilà ce qui reste sur les images de Mai 68. Mais si on en parle encore, c'est qu'il s'est passé tout de même autre chose.

C'est dans les têtes que s'est produit le plus important de Mai 68. Et dans les rapports humains. Pendant deux ou trois semaines, qui semblaient alors des mois, il s'est passé une chose incroyable en temps ordinaire. D'un coup, un souffle chaud a envahi toute la vie. Un peu partout, on s'est mis à discuter, calmement, posément, chacun écoutant les autres. En quelques minutes, on apprenait à écouter, puis on se surprenait à parler soi-même. Les ouvriers étaient respectés, car considérés comme la force et l'avenir du mouvement.

Dans la rue, sur les marchés, on avait le temps, et on se sentait à l'aise pour parler. Et très vite, on arrivait au problème de changer la société. Les gens n'étaient pas fous. Ils savaient bien que tout n'était pas possible en deux jours. Chacun apportait ses objections, pas pour se montrer supérieur dans la discussion, mais pour y aider vraiment. Il en sortait le fait étonnant qu'on commençait à se convaincre que le monde pouvait marcher autrement.

Les idées habituelles n'étaient pas matraquées par le poids de la presse et de la télé, rendues muettes par la grève. Des réunions sur toutes sortes de sujets avaient lieu dans les églises, dans les squares ; de nouveaux journaux sortaient.

La grève, dans le monde ouvrier, était partie comme une traînée de poudre, passant de quelques centaines à dix millions de grévistes en une semaine. Mais, au départ, ce sont des jeunes ouvriers qui ont osé lancer la grève, l'occupation, dans la foulée du mouvement des étudiants. La gauche, les syndicats, n'avaient prévu qu'une journée de grève pour les travailleurs.

Désobéi, ignoré pendant deux semaines, et finalement même d'une partie de ses hauts fonctionnaires, de Gaulle à un moment a baissé les bras.

Mais les choses sont pourtant rentrées dans l'ordre. C'est que les ouvriers de l'époque, époque où il n'y avait pas de crise économique, n'étaient pas prêts à changer le monde. Le système cachait son jeu, en ne faisant ouvertement des pauvres,

des chômeurs, des exclus que dans les pays du Tiers-monde, loin de Paris.

De toute façon, les dirigeants de gauche se sont chargés de ne pas laisser au monde ouvrier l'occasion d'y réfléchir. Lorsque les étudiants venaient discuter, les responsables de la CGT fermaient les portes de l'usine. Ils poussaient les grévistes à rentrer sagement à la maison, au lieu de profiter du temps enfin libre pour s'oxygéner le cerveau. Le parti communiste et le parti socialiste faisaient croire que par les élections, par un gouvernement de gauche, la vie serait rose. Et tous ensemble, ils ont appelé à la reprise du travail, alors que même les revendications modestes étaient loin d'être satisfaites. Beaucoup d'ouvriers l'avaient ressenti comme une trahison.

Mais de jeunes ouvriers s'étaient révoltés contre cette dictature. Ils étaient allés voir de leurs yeux et juger, dans les manifestations, dans les réunions. Par eux, le vent de 68 est finalement rentré dans les usines, même si c'est après la grève.

Une minorité d'ouvriers a suivi ce mouvement ; ils avaient le moral, et pendant des années, ils ont donné du fil à retordre aux patrons.

Mais la plupart des catégories d'ouvriers mieux payées, mieux traitées, et aussi disposant de syndicats plus influents, sont restées à l'écart de ce mouvement. Et on le paye aujourd'hui.

Mai 68 a montré la force du monde ouvrier, mais les ouvriers ne l'ont pas utilisée pleinement. Aujourd'hui des coups de colère contre l'injustice éclatent du côté des chômeurs, des immigrés ; et c'est pour cela qu'ils sont désignés du doigt, méprisés, un peu comme les étudiants de Mai 68.

Une feuille comme L'Ouvrier, comme L'Espoir, peut être utilisée pour redonner une lueur, faire savoir à nos camarades que l'espoir de changer la condition d'exploité peut exister, et devenir une force.